

## AVEC LE SCHIZOPHRÈNE : LA RENCONTRE PAR EXCELLENCE

Philippe Lekeuche

ERES | « Cliniques méditerranéennes »

2011/2 n° 84 | pages 169 à 183

ISSN 0762-7491

ISBN 9782749214702

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2011-2-page-169.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Philippe Lekeuche

*Avec le schizophrène :  
la rencontre par excellence*

Qu'est-ce qui est rencontré dans la rencontre ? C'est toujours quelque chose qui n'est pas assimilable. Si toute rencontre est par essence manquée, le schizophrène nous place au cœur de la rencontre, car ce qui peut sembler être, de prime abord, une non-rencontre avec lui, une rencontre impossible, cela même constitue la rencontre dans ce qu'elle a de plus radical.

Nous sommes d'emblée au travail pour ne pas nous raccrocher à une théorie, pour ne pas nous défendre à l'aide d'une théorie, pour ne pas objectiver cet autrui si étrange et bizarre. Nous effectuons un travail afin de nous situer en deçà des registres de l'explication et de la compréhension. Dans le fond, nous voilà assez démunis et dépourvus. Bien sûr, nous pouvons connaître un certain nombre de choses dans les domaines de la psychiatrie, de la psychanalyse, de la phénoménologie clinique, des connaissances qui, si nous les utilisons bien, pourront aider cet autre. Cependant, si nous voulons donner sa chance à la rencontre, nous pressentons assez vite qu'il nous faut les mettre entre parenthèses.

Or cela, répétons-le, exige un sacré travail puisque cette mise entre parenthèses ne signifie pas nier, dénier, refouler ou faire comme si l'on ne savait rien. En même temps, nous sommes cliniquement au travail, c'est-à-dire que notre écoute n'est pas vierge de tout souci diagnostique, de toute intention de trouver des balises et des repères afin de quelque peu saisir où se situe la souffrance, le drame de ce sujet.

Nous participons donc d'une division certaine, inévitable sur le plan clinique, et qui semble relever d'un clivage fonctionnel. Cela n'a rien de pathologique en soi puisqu'il s'agit d'une attitude où nous tentons de faire

---

*Philippe Lekeuche, professeur de psychologie clinique à l'université de Louvain, Institut de recherches en sciences psychologiques (IPSY, UCL), université catholique de Louvain, faculté de psychologie, 10 place du Cardinal Mercier, B-1348 Louvain-la-Neuve, Belgique – philippe.lekeuche@uclouvain.be*

la part des choses : oui, d'un côté, un certain savoir et, de l'autre, ce que nous vivons à cet instant, ce que cet autre vient susciter, interpellé, remuer en nous. Cette part-ci ne se laisse pas phagocyter par le savoir et la théorie. Nous ne nous en rendons peut-être pas compte mais elle concerne d'abord et avant tout notre corps.

#### LE CORPS, IMMÉDIATEMENT

Toute rencontre se passe d'abord, immédiatement, *in corpore*. Le schizophrène, même s'il n'en fait pas état explicitement, est là, toujours d'abord, dans un certain rapport à son corps. Non qu'il soit dans son corps ou qu'il habiterait son corps comme on se loge dans une maison. Car ce corps, le sien, pour lui est étrange, certaines parties peuvent lui sembler étrangères, agissant par elles-mêmes, autonomes : le problème du faire-corps, du prendre-corps, de l'incarnation, est chez lui catastrophique. En tant que thérapeute, nous ne devons jamais oublier que cette dimension-là se donne pour lui immédiatement dans la rencontre et, d'une façon générale, au sein de son rapport au monde. Une phrase de Buytendijk, tirée de son livre *Phénoménologie de la rencontre* (Buytendijk, 1952), nous revient à l'esprit. Au terme d'un passage où il commente la manière dont Heidegger conçoit dans la Grèce antique le rapport du dieu au temple, Buytendijk écrit : « L'homme est présent dans son corps à la manière dont le dieu est présent dans le temple » (p. 39).

Le dieu n'est pas présent dans le temple à la manière d'un contenu dans un contenant, d'une boîte dans une armoire. Le dieu est présent à la fois *dans* et *par* le temple. Comme l'écrit Heidegger, cité par notre auteur : « La présence du dieu est en soi une extension et une délimitation de l'enclos en tant que sacré. » Heidegger veut dire que le temple irradie pour ainsi dire hors de ses murs jusque dans son enclos sacré et que la présence du dieu transcende l'espace du temple, qu'elle n'y est pas simplement contenue mais qu'elle se réalise aussi *par* le temple. Disons que, normalement, la présence de l'homme se réalise *par* son corps et non seulement dans son corps, ce corps qui a lieu, toujours déjà, au-delà de sa réalité matérielle.

Cette transcendance, chez le schizophrène, n'a plus cours. Des parties du corps ou des organes réduits à leur matérialité se mettent à agir et se manifestent à travers des sensations délirantes, hypocondriaques. La manière dont le sujet nous en parle laisse penser que pour lui ces agissements se présentent mécaniquement et qu'ils révèlent de façon aiguë ce que son corps recèle d'altérité radicale, coupée de lui-même. En effet, ces phénomènes sont marqués du sceau de l'étrangeté la plus bizarre. Le corps agit comme un autre, expulsé de toute appropriation subjective. Le schizophrène prend à témoin le théra-

peute que quelque chose de bizarre se déroule tout seul, automatiquement, quelque chose que le schizophrène ne saurait ni comprendre ni expliquer.

Et, ce qui se passe à certains moments du côté du thérapeute, c'est un processus qui tend également à la réduction, à le réduire à son corps dans son aspect de matérialité la plus brute, ce qui peut se traduire, par exemple, *via* un certain état d'épuisement soudain, d'abattement, de fatigue extrême qui survient d'un coup. C'est parfois le signe que quelque chose de réel, au sens de Lacan, c'est-à-dire d'inassimilable, même par le fantasme, survient et passe dans la rencontre. Le psychotique va tenter de se réapproprier cet inassimilable *via* une « métaphore » délirante.

#### D'OÙ CELA PARLE

Lacan nous donne un précieux conseil lorsqu'il nous recommande d'accueillir le délire « à la lettre » et d'en « accuser réception ». Cela signifie le prendre au sérieux. C'est-à-dire bien garder le postulat qu'une part de la vérité du sujet cherche par là à se dire. Cela signifie tout autant que nous devons abandonner l'attitude qui consisterait à trancher les choses en deux : d'un côté, l'autre qui est délirant, qui est parlé par la langue et, de l'autre, nous, qui maîtrisons celle-ci et qui en usons d'une manière sensée. Après tout, ne sommes-nous pas, nous aussi, « parlés » (jusqu'à un certain point), par la langue dont nous usons ?

Heidegger, dans le texte où il commente deux vers du poète Hölderlin (« Plein de mérites, c'est poétiquement/que l'homme habite la terre ») (Heidegger, 1999), rappelle que « le langage est notre maître à tous ». Il n'est pas d'abord un outil de communication ; il est d'abord le révélateur de l'être vrai ou authentique des choses à condition que nous puissions nous mettre à son écoute, entendre ce que le langage nous dit. Ainsi, quand nous parlons, parle en nous et par nous quelque chose qu'il nous faut tenter d'entendre.

L'on peut donc parler de la rencontre *avec* le psychotique, au sens où de *l'avec* pourra progressivement émerger, si nous consentons à accepter que, dans *l'entre-deux*, une langue nous parle, à lui et à nous, au « nous » qui peut là trouver son lieu commun, son humanité partagée. C'est de ce point originel qu'un dialogue peut se tisser, pas d'abord au niveau de ce qui serait dit mais plutôt au niveau d'une écoute commune, d'une entente sur laquelle pourra se fonder un « bien s'entendre ».

J'ai, pour les schizophrènes, le plus grand respect parce que, pour eux, les mots ne sont pas de la petite monnaie, parce qu'ils ne se payent pas de mots, parce que, pour eux, le mot est vital. Ils attendent du thérapeute le mot juste. Et ce, d'une manière aiguë, tragique, c'est une question de vie ou de mort. D'ordinaire, nous avons tendance à croire qu'un mot peut valoir

pour un autre et que, dans le fond, aucun mot ne saurait être juste, que cela fait partie de la structure même du langage humain. Tous les mots sont des invalides. Or le schizophrène, envers et contre tout, soutient cette exigence du « bien dire », nous rappelle que notre dire se doit d'être fondé. Fondé sur quoi ? Non sur des faits ou l'objectivité des choses mais sur une justesse qui ne peut trouver son assise que dans le transfert : celui du sujet envers le thérapeute et celui du thérapeute envers le patient.

## L'EXPÉRIENCE SCHIZOPHRÉNIQUE

Certaines psychothérapies analytiques évoluent très favorablement chez des sujets qui bénéficient par ailleurs d'un traitement médicamenteux adéquat. Le délire et les hallucinations disparaissent et l'on voit ces personnes retrouver leur capacité créatrice (de produire quelque chose de personnel) et leur faculté de jouir de la vie, même si elles restent fragiles. *Cependant mon propos est ici d'approcher quelque peu le noyau de l'expérience psychotique dans ce qu'elle a d'essentiel : de tragique et de désespérant pour des sujets qui sont encore engoncés dans la psychose.*

Un de mes patients vit à certains moments un calvaire : partout dans le monde, il perçoit visuellement des mots sur les affiches publicitaires, sur des panneaux, il lit des signifiants sur les plaques de voiture, le monde en est rempli, ils lui sautent aux yeux et, selon son expression, tous le « concernent ». Tous ces signifiants signifient plusieurs choses à la fois, les lettres se mélangent, changent de place à l'intérieur même du mot qui se met à tourner fou et mon patient y interprète autant de significations que cela est possible. Le langage devient fou, parle tout seul, les mots s'affolent autour de lui, le cernent, il se dit « ficelé » par eux, il dit que le langage se retourne contre lui, que tout cela est automatique. Il subit ces phénomènes et cela le conduit au désespoir, il me déclare que la seule issue serait de se jeter par la fenêtre.

Lorsqu'il est dans cet état (heureusement, ce n'est pas toujours le cas), je me trouve démuni en l'écoutant, j'ai conscience de son désespoir absolu que je suis incapable d'imaginer. Je ne peux faire que l'écouter. Si je parle, il y a toujours le risque que mes propres mots soient dangereux. Je suis moi-même coincé. Ou encore, il n'entend rien de ce que je dis.

Vers la fin d'une séance très éprouvante pour moi, où quelque chose de la pulsion de mort se fait massivement sentir, où parler devient impossible, j'ai le sentiment que je dois lui dire quelque chose, que je ne peux le laisser repartir ainsi. Hors de tout calcul ou stratégie, mais poussé moi-même par quelque chose qui veut aller dans le sens de la vie, je lui dis de ne pas oublier tout le cheminement qu'il a effectué ces dernières années, qu'il dispose de certains atouts, je lui dis de ne pas oublier qu'il a d'indubitables qualités

intellectuelles et humaines... Il me rétorque aussitôt : « Vous voyez : dans "humaines", il y a "hume" et "haine", qui "hume la haine" ! » Je réagis aussitôt, éprouvant le besoin de faire une très ferme mise au point en lui disant : « Vous savez bien que ce n'est pas du tout dans ce sens-là que j'utilise ce mot ! » Ce à quoi il répond : « Je le sais bien, mais l'autre sens existe aussi. » Il a raison.

L'envers de son impuissance absolue, d'être ainsi le jouet de la langue, recèle une forme de toute-puissance, un système clos, autistique, qui ne laisse entrer personne. C'est jouir d'être joui. J'accompagne ce sujet schizophrène depuis maintenant treize ans, il vient me voir tous les quinze jours durant une heure, et j'ai tendance à penser qu'il a accepté ma mise au point parce que je me suis engagé très fermement au nom du travail accompli ensemble depuis si longtemps. La fermeté de mon intervention lui a offert la possibilité d'une ouverture. Qu'en a-t-il fait ? Je l'ignore. Il n'empêche que je fus rassuré par le fait de savoir qu'il allait rencontrer sa psychiatre le lendemain à neuf heures du matin...

Ce qui fonde la justesse du mot, ce n'est donc pas la signification, encore moins la chose à laquelle il se réfère, mais ce qui se déroule dans la dimension du transfert. L'autorité du thérapeute ne relève pas de sa personne ou de son « Moi » mais d'une instance qui le dépasse, à laquelle il accorde foi, de laquelle il se met à l'écoute. Elle remplit une fonction de tiers. Le dialogue entre le « Je » et le « Tu » se réfère à un « Il », grammaticalement neutre, ni masculin, ni féminin, et impersonnel. Comme l'on dirait « il pleut » ou « il fait beau », l'on croit à de l'« il y a », il y a la possibilité d'une vérité commune, partagée, qui nous dépasse l'un et l'autre, qu'aucun des deux ne possède et qui ne trouve à exister que par le dialogue : elle ne le précède pas, elle n'existe pas avant lui ni en dehors de lui.

#### LE DÉSESPOIR AU CŒUR

Or, le désespoir, qui n'est pas un affect mais plutôt un certain positionnement de l'être (de « l'être soi-même » comme l'a montré Kierkegaard), le désespoir qui se trouve au cœur de l'expérience schizophrénique, le désespoir provient en partie de ce que le sujet psychotique, à défaut d'être passible de cette instance, se vit comme le jouet d'une Altérité qui, arbitrairement et perversément, jouit de lui. Dans le cas de mon patient, cette Altérité s'incarne et se diffuse au travers de toute la langue française. Mais le désespoir consiste surtout en ce que le sujet se trouve coupé à la fois du monde et de lui-même, qu'il est perdu dans un *no man's land*, un non-lieu. Il ne peut pas s'y repérer. Cette perte, il la subit. Et pourtant, il y a bien un sujet, quelqu'un qui subit pathiquement cette expérience et qui pourra tenter après coup de la raconter

au thérapeute. Ce désespoir est plus qu'une perte de l'espoir ; il consiste en une rétroversion du mouvement de l'existence qui se met à « dés-exister », voire à « contre-exister », qui se retourne contre elle-même en une espèce de néantisation. C'est ainsi que j'interprète ce que Benedetti, dans *La mort dans l'âme* (Benedetti, 1995), appelle le « sentiment de non-existence » qu'il situe au cœur de l'expérience schizophrénique et qui est de l'ordre d'une sensation corporelle et non pas d'un sentiment intentionnel.

Dans son livre *Penser l'homme et la folie* (Maldiney, 1991), Henri Maldiney va souligner ceci : alors qu'un événement authentique ouvre le monde, la psychose réalise une fermeture à l'événement. Il s'y produit comme une « floculation », une agglutination : tout ce qui peut avoir lieu est capté, avant d'avoir émergé, par un « événement non assimilé » devenu le monde. Et le monde devient thème, agglutination autour d'un réel impensable. Je dirai qu'il s'agit d'un « anti-événement », celui de l'expérience psychotique comme désespoir, où le sujet subit et fait l'épreuve de sa « non-existence ». En termes lacaniens, le sujet psychotique y a affaire à du réel quasi pur. Maldiney le formule en ces termes : « Un jour, un événement a eu lieu qui n'a jamais été assumé et qui, non dépassé, obstrue tout l'horizon d'un homme » (p. 316). Par exemple, il peut s'agir d'une rencontre absolument non intégrable qui jette le sujet dans un état de sidération : ce n'est ni pensable ni imaginable ; au moment où « cela » se passe, c'est inassimilable.

Je formulerai les choses ainsi : dans la schizophrénie, ce qui se produit, c'est – pour reprendre le mot de Benedetti – une « rétroversion » de l'événement, son contre-déroulement, et, du même coup, le déroulement à l'envers de l'existence elle-même : elle dés-existe.

Après coup et, dans la séance analytique, le sujet va tenter de raconter au thérapeute ce qu'il a vécu dans ces moments-là. Le thérapeute, quant à lui, ne saurait comprendre, ni même imaginer ce que cette personne a vécu. Et pourtant, il va tenter de prêter des mots au sujet. Le désespoir absolu, tel qu'il est subi dans l'expérience psychotique, le thérapeute ne saurait le connaître. Aussi, les mots qu'il va prêter au sujet ne sont que de l'ordre de la trace ; ce sont des éléments d'ébauche, des fragments d'approche. C'est au sujet de les saisir, voire de s'y retrouver, de s'y ressaisir. Mais comment métaphoriser ce qu'il nous faut bien appeler un indicible, le mot « indicible » n'étant pas ici un mot vaporeux mais un mot chargé de mort, dur noyau du réel ?

Sans doute faut-il que le thérapeute y insuffle de la vie, mais alors, par quelle opération puisqu'il n'est ni Dieu ni un magicien ? Ce qui est attendu n'est-il pas de l'ordre d'une création ou, plus exactement, d'une cocréation ? Avant d'aborder précisément ce point, je voudrais me livrer à un petit détour.

## APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE

Il est légitime d'aborder la schizophrénie comme le problème de l'être, en l'occurrence celui de l'« être-soi-même » ou du devenir soi-même avec toute la complexité que cela comporte puisque le « Soi » est structurellement fondé par un Autre (l'Autre du Soi). Jacques Schotte y pointait une dialectique : celle de l'altérité et de l'ipséité au sein du Moi (ou du rapport à soi) tragiquement vécue dans la schizophrénie. L'impossible émergence d'un soi-même authentique s'y trouve en souffrance. La schizophrénie entretiendrait une affinité élective avec la catégorie de l'être. Une conception ontologique de la schizophrénie, c'est-à-dire une conception relative à l'être, n'est pas sans fondement du point de vue de la phénoménologie clinique et elle peut s'avérer féconde. Cependant nous ne pouvons pas ne pas voir qu'elle risque de faire l'impasse sur d'autres catégories fondamentales telles que celles de « vie », d'« amour », de « haine » qui ont tant occupé l'esprit de Freud à partir du moment où il s'est vraiment posé la question de la psychose.

Je pense que, s'il est vrai d'affirmer que le schizophrène se trouve en prise avec le problème de l'être et de l'existence, il ne faut pas que cette approche occulte une question centrale, originelle, posée par la souffrance du schizophrène, à savoir que, pour lui, vivre est un impossible, que ce verbe « vivre » n'est pas conjugable, que la question qu'il nous pose est : « Que signifie vivre pour un homme ? », « Qu'est-ce que vivre ? », « Comment vivre en enfer ? », etc. Le vécu délirant hypocondriaque est là pour nous rappeler que la question de la vie même est centralisée, vectorisée corporellement dans la schizophrénie.

Il ne s'agit pas de *la vie au sens général* que les Grecs appellent « zoê », la vie qui traverse toute la nature, les plantes et les animaux (« zoê » qui a formé le terme « zoologie »), ni de *la vie au sens étroit*, biologique du terme, je veux dire au sens de la biologie comme science de la nature ou des biologistes. Les deux mots grecs « zoê » et « bios » signifient à la fois : vie, moyen de vivre. Cependant « bios » ajoute un sens particulier : celui de « ressources » (au pluriel), visant les biens extérieurs qui permettent à un individu de vivre ou les ressources internes à cet individu. « Bios » comporte une connotation, celle d'une *personnalisation de la vie*, l'idée d'une *vie personnelle, propre à l'homme*, et ce mot, « bios », nous a permis de forger le terme proprement humain de « biographie » et a permis aux Grecs d'appeler les humains « les mortels » *car « bios », à la différence de « zoê », a une fin.*

Cette conjonction entre « la vie sans fin » et « la vie avec fin » a préoccupé celui qu'on appelle Freud III, le « Freud biologiste », celui des pulsions de vie et de mort, après qu'il fut passé par la question de la psychose. Or, une des questions fondamentales dont souffre le schizophrène pourrait se

formuler ainsi : *comment la vie en général peut-elle s'incarner dans un homme pour devenir une vie personnelle ?* Ce problème de l'incarnation de la vie même occupe terriblement le schizophrène. Notamment parce que, pour lui, la vie, au sens général, est déjà putréfiée, contaminée, parasitée par des éléments de mort, autrement dit parce que la vie, au sens général, se trouve déjà sur une très mauvaise pente, elle est déjà impossible en soi ou « mortalisée ». Elle est minée par une haine mortelle qui s'y diffuse et se pointe partout, par surprise, ponctuellement.

Alors, puisque tel est le cas, comment concevoir qu'elle puisse sans terreur s'incarner en une personne, se personnaliser, si, dès son origine, la vie est pleine de mort ? Ainsi, quand je travaillais encore en psychiatrie hospitalière, une jeune femme schizophrène me dit un jour : « Je suis là devant vous mais je suis morte. » Ce n'est pas là une métaphore, une façon de parler. Le schizophrène ne nous dit pas qu'il est en « survivance » mais il donne à entendre qu'il est là, sans la moindre « vivance », sans ce souffle vital qui anime la vie.

#### SUR LA PULSION DE MORT

Lorsqu'on a travaillé en psychiatrie et que l'on s'est heurté à des schizophrènes, la « pulsion de mort » freudienne ne fait plus figure de fiction ou de spéculation théorique. On ne débat plus théoriquement de son existence. On se débat avec elle. La « pulsion de mort », on se la prend dans la figure, dans le ventre, dans le dos. Elle vous gagne muettement par le canal de l'« identification projective », elle vous passe dans le corps. Elle vous abat, vous empêche de penser. La rencontre avec le schizophrène peut tellement vous fatiguer tout à coup, subitement, soudain, que vous voilà « crevé ». Cette rencontre est un choc, à la vie, à la mort.

L'étymologie du verbe « rencontrer » nous révèle que le verbe est utilisé au départ (à la fin du X<sup>e</sup> siècle) dans un contexte guerrier et qu'il signifie « affronter en combat ». En 1559 encore, « se rencontrer » signifie « s'affronter dans un combat, un duel ». Dans la rencontre, il y a du « contre », de l'« encontre », un choc qui fait partie de toute vraie rencontre. Il y a la possibilité d'y passer, d'en mourir, de ne pas y survivre. Il y a ce préfixe « re » qui marque le retour en arrière, le retour à un état antérieur, qui marque aussi le mouvement en sens contraire qui détruit ce qui a été accompli ; enfin, « re » peut indiquer qu'il y a là de la répétition. *Combat, risque de mort, répétition, décomposition, retour en arrière* : le mot « rencontre » inclut tous ces ingrédients. Il donne à entendre que la rencontre est une épreuve, un passage ; qu'un obstacle est là sur le chemin ; que, dans le fond, elle peut déboucher sur la mort ou – qui peut le prédire ? – sur une vie qui s'en trouvera trans-

formée ou accrue. Mais la rencontre avec le schizophrène souligne surtout cette dimension du choc : choc des mondes et des langues. Au départ : l'impasse, le malentendu massif. Comment donc passer du duel à une forme de tissage d'un dialogue ? C'est une question qui concerne le travail avec le schizophrène. Je pense que cela implique de la pulsion de vie et, corrélativement, une cocréation entre le thérapeute et le patient.

#### ET LA PULSION DE VIE ?

Commençons par dire quelques mots de cette vie à venir lors de la rencontre. Elle ne vient pas du thérapeute. Insuffler de la vie n'est pas en son pouvoir. Cette vie, quelle est-elle ? Elle déborde le thérapeute, elle est plus ample que sa personne. Il ne fait qu'y participer. Mais elle est là, dans les flux, les mouvements, le souffle qui animent les relations, les échanges, les circulations de la vie concrète au sein de laquelle le thérapeute, d'une part, et son patient, d'autre part, se trouvent immergés. Cette vie, le thérapeute a pour responsabilité de la rappeler (au sens d'un rappel, voire d'un appel), d'en être le témoin. Elle est à l'œuvre malgré tout, fût-ce fragilement, chez le patient, de sorte qu'il peut, lui aussi, y prêter attention avant de l'apprivoiser *sans en être terrifié*. Je vais le dire grossièrement : le thérapeute est là pour rappeler qu'il y a bien de la pulsion de vie chez son patient. Certes, cela ne se formule pas ainsi dans la rencontre et ne doit pas prendre la tournure d'un optimisme qui, déniait le désespoir du sujet, pourrait s'avérer mortifère. Il faut y aller prudemment et par petites touches comme le ferait un peintre impressionniste, le peintre, ici, n'étant ni le sujet ni le thérapeute, mais celui que Benedetti appelle le « sujet transitionnel » (Benedetti, 2003) qui advient progressivement *entre et avec* l'un et l'autre.

Cette métaphore de la peinture n'est pas artificielle car, dans le dialogue, des images concrètes et porteuses de vie peuvent se mettre à circuler quand certains mots donnent à voir. Ainsi, à un patient qui se trouvait souvent englouti dans de profondes ténèbres, j'avais répondu : « Oui, mais il y a aussi des éclaircies ; vous devez y prêter attention. » Et il avait emporté avec lui ce mot, cette image, « éclaircie », dont il se souvenait dans ses moments les plus noirs.

#### ORIGINE DE LA PAROLE

L'image, le mot, n'appartient pas au thérapeute. Ce n'est pas lui qui l'a produite. Le mot a plutôt surgi du sein de la rencontre, dans l'entre-deux. Il est le fruit du dialogue lui-même. Le thérapeute n'en a été que l'interprète. Ce mot, à vrai dire inspiré, parole poétique, qui surprend autant le thérapeute

que son patient et qui leur paraît juste à tous les deux, vient d'une dimension autre que Hölderlin et, à sa suite Heidegger, appellent « les Célestes ». Cette parole poétique n'est pas propre au poète, tout être humain y est sujet à certains moments de la vie à condition de se trouver dans une certaine disposition d'ouverture à ce que Heidegger appelle « la Dimension ».

Les Célestes, ce sont les dieux, c'est-à-dire cette instance qui ouvre à une altérité, à un ailleurs, à un au-delà du pur engoncement dans les choses, dans l'immanence d'un monde fermé et clos sur lui-même. Cette instance qui fait tiers prodigue des signes et elle rend possible la venue de métaphores qui soient en même temps des images et des enveloppements dans lesquels la vie terrestre et la vie spirituelle se condensent. Ces métaphores, « Einbildungen » selon le mot de Heidegger, sont des imaginations vivantes et vitales qui sonnent vrai. Elles ne sont pas des abstractions ou des images littéraires purement subjectives. Ce qui les caractérise, c'est qu'elles sont porteuses de vie et véridiques, c'est qu'elles sonnent juste. Elles ne sont pas l'effet d'une subjectivité singulière, elles la dépassent et la transcendent. Le sujet ne peut que les recevoir, les accueillir, et ces métaphores vivantes vont le transformer. Elles ne procèdent pas d'une mécanique psychique mais d'une « poiésis », d'un « faire » qui conserve toute son énigme et qui vient d'un ailleurs, d'une dimension qui n'appartient pas aux sujets en présence mais qu'ils peuvent parfois habiter, l'espace d'un instant.

Pendant, ces instants sont rares. Ils créent une métaphore vivante, symbolique, partagée entre le patient et le thérapeute. Quand cela se produit, c'est un événement qui ouvre le monde et le sujet emporte avec lui, dans sa vie, hors de la séance, cette métaphore chargée de vie. Mais ces instants créateurs ne sont pas constants, ils n'apparaissent que périodiquement ; ni le patient, ni le thérapeute ne peuvent les provoquer, ils ne sont pas l'effet d'une technique. Ce sont plutôt des trouvailles qui surgissent et qui étonnent autant l'un que l'autre. Néanmoins, pour qu'elles adviennent, il faut que la psychothérapie participe d'une atmosphère particulière qui s'installe au fil du temps, atmosphère (« Stimmung », disposition d'humeur) dont le thérapeute est le gardien.

## LA GRANDE MENACE

La plupart du temps, le psychotique subit la menace constante d'une haine plus ou moins diffuse qui, ponctuellement, se cristallise autour de certaines paroles entendues, d'anecdotes vécues, de certaines idées ou de voix qui font soudain irruption. Cette haine détruit le langage ; elle le tue. Cette haine vient de l'Autre avec un grand A et le schizophrène la subit, il se trouve être l'objet de cette haine fichée au cœur de la jouissance de l'Autre.

Cette haine n'est pas un affect ou un sentiment comme l'est la rage qui finit par se montrer, par exploser, se décharger. *La haine peut habiter un soi-disant amour, elle peut noyauter la bonté, la sollicitude ou une extrême bienveillance.* Elle n'est pas un affect mais revêt un statut ontologique, celui d'un positionnement de l'être. Elle vise à détruire l'être d'un sujet, dût-il demeurer physiquement vivant.

À l'inverse, l'amour authentique, qui ne se réduit pas au sentimentalisme ou à la passion sexuelle, permet la révélation de l'être-soi-même. C'est cet amour-là que recherche le schizophrène. À la question du thérapeute : « Mais enfin, que me demandez-vous ? », le schizophrène a répondu : « Je vous demande d'être un saint. » Le saint n'est pas un héros car il connaît ses failles mais surtout le saint sait se débrouiller avec sa part de ténèbres et avec le grand Autre, avec Dieu. Il se tient dans l'espérance et la confiance quoi qu'il arrive. Il ne doute pas de l'amour divin, inconditionnel, contre toutes les apparences. C'est ce « divin amour » (je ne dis pas l'« amour divin ») que le schizophrène recherche désespérément chez son thérapeute et il vaut mieux que ce dernier ne s'en croie pas le détenteur. Qu'il en soit, tout au plus, l'interprète et le passeur et qu'il conserve en même temps son caractère « bonhomme »...

La haine détruit l'être et le langage. Dans son commentaire du poème de Hölderlin intitulé « En bleu adorable », Heidegger relève ce passage :

« Un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme  
 Peut-il regarder en haut, et dire : tel  
 Aussi voudrais-je être ? Oui. Tant que dans son cœur  
 Dure l'amitié, toujours pure,  
 L'homme peut avec le Divin se mesurer  
 Non sans bonheur. Dieu est-il inconnu ?  
 Est-il, comme le ciel évident ? Je le croirais  
 Plutôt. Telle est la mesure de l'homme.  
 Riche en mérites, c'est poétiquement toujours  
 Que l'homme habite la terre. »

Ce très célèbre passage de la poésie allemande commenté par le philosophe délivre un sens profond, à savoir que la dimension poétique en l'homme ne peut avoir lieu que dans la « pure amitié » hors de laquelle nulle poésie n'est possible. Aussi, il me semble que nous pouvons être plus rigoureux et *qu'au lieu de dire que la haine détruit l'être de l'homme et le langage, il serait plus juste d'énoncer que la haine détruit l'être vivant du langage en tant qu'humain.* C'est pourquoi la cocréation d'une métaphore vivante ne peut avoir lieu qu'au sein d'un transfert réciproquement positif entre le patient et le thérapeute, d'une forme sublimée de l'amour qui trouve son origine

au-delà des deux personnes en présence, en référence à cette instance tierce que nous avons nommée, avec Hölderlin et Heidegger, « les Célestes ».

## HASARD ET RENCONTRE

Or c'est ici qu'une donnée non maîtrisable se fait jour, *une donnée qui fait partie de la structure même de la rencontre*. Il y a dans la rencontre une part de hasard. Avec le schizophrène, il nous faut comprendre l'articulation entre ce hasard, d'une part, et le choix, d'autre part, que fait le schizophrène de son thérapeute. Mais enfin, la vie nous a appris que, même dans le cadre d'un rendez-vous convenu à l'avance, il peut ou non y avoir rencontre. Le hasard ne se réduit donc pas au fortuit. Je peux rencontrer fortuitement une personne inconnue qui va changer ma vie, le hasard et mon choix personnel en décident alors. Mais, je peux aussi avoir un rendez-vous convenu avec quelqu'un que je connais déjà, ou que je crois connaître, et soudain cela va faire « rencontre » ; il n'y a rien là de fortuit puisque le rendez-vous est convenu mais du hasard, néanmoins, va survenir, c'est-à-dire quelque chose qui arrive par lui-même, qui n'était ni attendu, ni imaginé, quelque chose qui va me surprendre totalement, quelque chose d'imprévu au sein d'une convention bien cadrée. Il y aura rencontre.

C'est dans son écrit « Tutchè et Automaton », tiré des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (Lacan, 1973) que Jacques Lacan nous parle de la rencontre. Il donne à entendre qu'il a emprunté ces deux termes à Aristote. Lacan ne précise pas que, chez Aristote, la « tutchè » n'est qu'une partie de l'« automaton ». Les deux termes sont utilisés de manière quasiment équivalente par Aristote et ils signifient tous les deux « hasard ». Cependant, la « tutchè » prend parfois un sens plus étroit : elle désigne un hasard qui, à l'esprit de l'homme, répond depuis le dehors à un souhait ou à une crainte alors que l'« automaton » désigne le hasard à l'état pur et au sens large qui ne rencontre aucune attente ou appréhension présente dans l'homme.

Lacan, lui, va traduire « tutchè » par « la rencontre du réel », de ce que l'on n'attendait pas. Et il va définir « automaton » en relation avec le principe de plaisir et dans un sens qui inclut la répétition. Je préciserai que l'idée de répétition n'est pas présente dans la définition aristotélicienne. Pour Lacan, l'automaton inclut la répétition automatique d'un quelque chose de fantasmatique dont la fonction est d'assurer ce qu'il appelle « l'homéostasie subjectivante qui oriente tout le fonctionnement défini par le principe de plaisir » (Lacan, 1973). Cette homéostasie tente d'absorber le « réel », l'« inassimilable », le traumatique qui se trouve « derrière » le fantasme (p. 65). Il y a rencontre lorsque « ces points radicaux dans le réel », qui attendent leur heure, font soudain retour, se rappellent à nous comme « au hasard », à

la faveur d'une circonstance. Le hasard, en tant que surgissement du réel, peut donc jouer son coup inattendu au sein de ce qui était prévu et calculé et mettre en déroute cette programmation. C'est pourquoi le schizophrène, pour lequel il n'y a plus de hasard, peut, si rencontre il y a, en retrouver un, faire une trouvaille inattendue, incalculée, celle de la « bonne » rencontre thérapeutique. Il a enfin trouvé quelqu'un qui est capable de rencontrer ce réel en lui, de l'accueillir, qui est disposé à l'aider à en faire quelque chose, à le border, à le contourner avec « un quelque chose » qui reste à inventer.

#### LA PAROLE VRAIE

Avec le psychotique, le thérapeute travaille à une certaine vérité, certes relative : être vrai autant que faire se peut, demeurer authentique, véridique. L'on me dira qu'il devrait en être ainsi dans la vie, dans toute psychanalyse, dans toute psychothérapie d'orientation analytique ou autre. Bien sûr. Le problème est qu'avec le psychotique, cette exigence se fait absolument radicale, qu'elle se présente comme aiguë, à fleur de peau, dans une atmosphère d'écorché vif.

Un jour que mon mot fut de travers ou pas juste, mon patient me déclara à la séance suivante qu'il l'avait ressenti comme un coup de poignard. Il m'avait d'ailleurs téléphoné durant la semaine pour m'interroger sur ce mot que j'avais utilisé. C'était le mot « séparation ». Je lui avais malencontreusement déclaré qu'il est normal qu'un jeune homme de 30 ans se sépare de son père. Mon verbe résonnait chez lui comme une amputation. Grâce à lui je me rendis compte que mon mot n'était pas le bon et qu'il me fallait en trouver un autre. C'était urgent. Je n'avais pas le droit de le laisser avec ce mot-là. Mon mot n'était pas juste parce que j'avais répondu trop vite, que je n'avais pas assez pensé son problème de distanciation nécessaire d'avec son père. Je lui répondis au téléphone que mon mot n'était pas juste, qu'il fallait en trouver un autre et que nous en parlerions à la séance suivante. Mais qu'il pouvait dès à présent jeter mon mot à la poubelle. Ce qui le rassura sur-le-champ.

Le psychotique nous fait cheminer plus qu'aucun autre. Certes, des patients qui ne sont pas psychotiques nous font aussi avancer. Ou, dans la vie, un amour intense et profond pour un être. Mais le psychotique nous place massivement et brutalement au cœur du mystère du langage, du noyau le plus vif et le plus blessé de notre être. Il nous rappelle qu'il y a toujours, dans la parole vraie, un appel, celui que les choses (les étants) nous adressent pour leur propre dévoilement (Heidegger, 1992). Qu'elles puissent enfin entendre nommer leur être. Dans la rencontre avec le schizophrène, cet appel est dans l'air, dans la tonalité de l'« être-là-ensemble » (« Mitsein »), dans l'humeur commune, l'ambiance, le climat (*Stimmung*). « Les choses », ici, c'est tout un

ensemble de paroles entendues, de perceptions, d'événements vécus, d'incidents, de réflexions venant des autres, etc. Ces « choses » concernent toujours au plus haut point le psychotique : elles mettent en jeu son existence, sa vie. Quelle écoute révélera-t-elle ce qu'elles sont, ce qu'elles doivent être, quelle écoute les nommera ? Car c'est à travers leur mise en mots qu'un rapport réflexif à soi-même, un rapport juste, peut être construit.

## BIBLIOGRAPHIE

- BENEDETTI, G. 1995. *La mort dans l'âme. Psychothérapie de la schizophrénie : existence et transfert*, Toulouse, érès, coll. « Des travaux et des jours ».
- BENEDETTI, G. 2003. *L'expérience de la psychose*, Toulouse, érès.
- BUYTENDIJK, F.J.J. 1952. *Phénoménologie de la rencontre* (trad. Jean Knapp), Paris, Desclée de Brouwer.
- HEIDEGGER, M. 1992. *Qu'appelle-t-on penser ?*, Paris, PUF, coll. « Quadrige ».
- HEIDEGGER, M. 1999. *Essais et conférences*, Paris, Gallimard.
- LACAN, J. 1973. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, coll. « Essais ».
- MALDINEY, H. 1991. *Penser l'homme et la folie. À la lumière de l'analyse existentielle et de l'analyse du destin*, Grenoble, Jérôme Millon, coll. « Krisis ».

## Résumé

Le présent article, qui se situe à la croisée de la phénoménologie clinique et de la psychanalyse, explicite ce qu'il en est de la rencontre avec le schizophrène dans ce qu'elle a d'impossible au sein de la cure. Et cependant, bien qu'impossible, elle a lieu et, lorsque tel est le cas, se trouve exhaussée au point le plus aigu de l'authenticité. La fonction de la parole y est centrale, la langue se trouve ici incarnée au plus haut point, les mots n'y souffrent plus aucune approximation. Voilà que le langage se révèle comme vivant, corporellement, et qu'il se voit chargé d'une vocation : celle de transmuter en une vie ce que la vie comporte toujours déjà de pollution par la mort. Le thérapeute ici occupe la place de l'interprète : celui de cette instance mystérieuse et transcendante d'où s'origine la parole vraie et que Heidegger, à la suite de Hölderlin, a nommée « les Célestes ».

## Mots-clés

*Schizophrène, langage, pulsion de vie, pulsion de mort, rencontre, hasard, transfert.*

## WITH THE SCHIZOPHRENIC PATIENT: THE EMBODIED ENCOUNTER

## Summary

This article, which is at cross clinical phenomenology and psychoanalysis, clarifies what it is encounter with the schizophrenic patient in what it has of impossible within the cure. And however, although impossible, it takes place and, when such is the case,

is raised at the acutest point of the authenticity. The function of the word is central there, the language is incarnated here at the most point and the words do not suffer there more any approximation. Here is that the language appears like alive, corporally, and that it sees himself in charge of a vocation : that to transmute into a life what the life comprises always already pollution by death. The therapist here occupies the place of the interpreter : that of this mysterious and transcendent authority from where origins the true word and which Heidegger, following Hölderlin, named as being "the Celestial ones".

*Keywords*

*Schizophrenia, language, life drive, death drive, encounter, chance, transference.*